



REVISTA DE LITERATURA E CULTURA RUSSA

Le mot “Ukraine”

The word “Ukraine”

A palavra “Ucrânia”

Autor: Georges Nivat
Université de Genève, Genebra, Genebra, Suíça
Edição: RUS Vol. 13. Nº 22
Publicação: Agosto de 2022
Recebido: 22/06/2022
Aceito: 05/07/2022

<https://doi.org/10.11606/issn.2317-4765.rus.2022.199192>

NIVAT, Georges.
Le mot “Ukraine”.
RUS, São Paulo, v. 13, n. 22, 2022, pp. 6-23.



Le mot «Ukraine»

George Nivat*

Résumé: En traçant un parcours historique et culturel entre le passé et le présent de l'Ukraine, cet article analyse, avant tout, les contradictions et vicissitudes qui jalonnent, au fil des siècles, les relations de ce pays avec la Russie, et qui se déroulent, sous Poutine, dans une crise profonde.

Abstract: By tracing the historical and cultural trajectory between the past and the present of Ukraine, this article analyzes the contradictions and vagaries across the years of the relations with Russia and the deep crisis that is occurring under Putin.

Resumo: Ao traçar um percurso histórico e cultural entre o passado e o presente da Ucrânia, este artigo analisa, sobretudo, as contradições e vicissitudes que marcam, ao longo dos séculos, as relações desse país com a Rússia, e que se desdobram, na era de Pútin, em uma crise profunda.

Mots clefs: Ukraine; Russie; Histoire ukrainienne; Histoire russe

Keywords: Ukraine; Russia; Ukrainian history; Russian history

Palavras-chaves: Ucrânia; Rússia; História ucraniana; História russa

* Professeur émérite à l'Université de Genève. Auteur d'un grand nombre de livres, d'essais et d'articles sur la littérature, la culture, l'histoire et la pensée russes. Traducteur de plusieurs auteurs russes vers le français, parmi lesquels André Biély et Alexandre Soljenitsyne. L'auteur remercie Iouri Basilov (Saint-Petersbourg) et Nikita Krivochéine (Paris) pour leurs bons et amicaux conseils.
gnivat@icloud.com

En 2003 le poète Philippe Jaccottet fit un voyage en Russie, et écrivit un petit texte: «A partir du mot «Russie»». Des noms aux sonorités rudes, des noms de lieux comme Omsk, Tomsk ou Irkoutsk, des mots passés en français comme «knout» ou «czar» qui sonnent comme des coups de fouets...

Et le mot «Ukraine»? Il évoque vaguement Mazeppa attaché sur le dos d'un cheval qui galope dans la steppe - en particulier le poème de Byron -, des cosaques qui écrivent au sultan une lettre d'insultes dans un poème d'Apollinaire, Mme Hanska, la châtelaine ukrainienne amante puis épouse de Balzac, Kiev et ses Portes d'Or, ou Odessa et son immense escalier filmé par Eisenstein, mais le mot «Ukraine», qui veut dire «limites»¹ en lui-même n'indiquait que très vaguement une région d'Europe jusqu'au 24 février dernier où il a brusquement explosé dans les écrans des télévisions du monde entier. On a ouvert des cartes, cherché les contours étonnants de ce pays (contours qu'il doit à Staline, le dernier à avoir dessiné ce pays, par emprunt de territoires à la Pologne, à la Roumanie, à la Hongrie). Même les irrédentistes ukrainiens du XIXe siècle n'employaient pas le mot au sens d'aujourd'hui. Il n'indiquait encore dans la seconde moitié du siècle que les provinces impériales de la «Petite Russie», pas celles de la Galicie ou de la Volhynie, qui étaient néanmoins considérées comme ukrainiennes par les historiens et géographes de ces provinces, lesquelles relevaient de l'empire des Habsbourg, et où résidaient les principaux nationalistes ukrainiens. Une carte de l'Ukraine, qui politiquement parlant, n'était encore qu'un rêve, publiée en 1911 à Lemberg (autrement dit Lwow, Lvov et aujourd'hui Lviv) n'incluait pas la Crimée (cadeau-surprise que fit Khrouchtchev à l'Ukraine soviétique en 1954), mais revendiquait la province voisine russe de Stavropol, à l'est de la

¹ Ce n'est pas le seul nom de nation qui, au lieu d'être un ethnonyme est un mot de géographie : le « Piémont » en est une autre exemple.

frontière actuelle. (On aurait pu y ajouter les nombreux lieux ukrainiens, tant par leur toponyme que par leurs habitants, de la province d'Extrême-Orient depuis l'empire russe jusqu'à la Fédération de Russie d'aujourd'hui.). Le pays envahi en février dernier par l'armée du président Vladimir Poutine a une configuration étrange sur la carte.

Commençons par la façade maritime de l'estuaire du Dniepr, où il jouxte la Roumanie, jusqu'à l'isthme de Kertch, entre Crimée et province de Rostov-sur-le-Don, mais la Crimée, depuis 2014, est annexée par la Russie². Continuons par la façade orientale qui est, de sud au nord, d'abord maritime, faisant face à la Russie dans la mer d'Azov; mais pratiquement la Russie vient de s'emparer de cette rive, et l'îlot de résistance de Marioupol (Zhdanov sur les cartes soviétiques), entrera dans l'histoire militaire de l'Europe, mais ne peut que tomber aux mains des Russes. Entre Marioupol et Taganrog (en Russie, ville natale de Tchekhov), la frontière orientale de l'Ukraine est d'abord constituée par une part du rivage de la mer d'Azov, puis s'enfonce dans les terres, vers le nord entre la province russe de Rostov-sur-le-Don et les deux provinces ukrainiennes de Donetsk (autrefois Stalino) et de Louhansk (Vorocheilovgrad). Mais ces deux provinces sécessionnistes ont été théâtralement reconnues par le président Poutine lors de la séance filmée du Conseil de sécurité au Kremlin en date du 21 février 2022, et elles risquent fort d'être annexées par la Russie, comme l'a été la Crimée – avec en prime, si l'on peut dire, Marioupol et Kherson, c'est-à-dire tout le territoire conquis par la force depuis le 24 février 2022, au nord de la péninsule de Kertch. Plus au nord, ou courant vers le nord-ouest, puis franchement septentrionale, commence alors une longue frontière assez indécise, qui partage la région géographique dite du Poléssié, longue bande géographique de forêts et de marécages, château d'eau légèrement surélevé qui englobe des peuplements russe, ukrainien, biélorusse et même polo-

² Une annexion reconnue par dix pays, dont la Syrie, Cuba et le Nicaragua.

nais³ à l'extrême ouest. Cette longue façade septentrionale d'abord courant entre Kharkiv (Ukraine, ancienne capitale) et Belgorod (Russie), puis se frayant un chemin dans le Polésie, entre Biélorussie et Ukraine. C'est l'histoire et le peuplement qui départage ces terres géographiquement absolument identiques. Continuons ce tour par la façade occidentale qui jouxte la Pologne, la Slovaquie, la Hongrie, nous sommes dans une Ukraine continentale, loin de sa façade maritime, et qui a longtemps été dominée par la Pologne, laquelle fut remplacée après le dépècement de la Pologne entre Prusse, Autriche et Russie (en 1795), par l'empire des Habsbourg, qui accordait, depuis la création de la double monarchie austro-hongroise, une certaine autonomie à la Galicie et la Volhynie, ce qui fait que beaucoup d'historiens et de nationalistes ukrainiens ont publié à Lemberg avant 1917. Cette Ukraine « intérieure », si l'on peut dire, fut complétée par les acquisitions de Staline après 1945, avec des annexions aux dépens de la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et surtout la Roumanie (la Bucovine entra à moitié en Ukraine, ce qui fait que sa capitale, ville natale de Paul Celan, autrefois ville de langue allemande, après s'être nommée Czernowitz, Czerniowce, Cernăuți, est aujourd'hui Tchernivsi. Ce pays a donc des frontières étonnantes si on regarde la carte, du fait d'une histoire complexe, comme tous ces pays dont Timothy Snyder a donné un aperçu remarquable dans ses *Terres de sang*. Pas de frontières naturelles, des guerres continuelles, des pays rayés de la carte, puis ressuscités par les victoires et les défaites. Que Staline ait donné ses frontières actuelles à l'Ukraine est un fait qui semblait entériné depuis la chute de l'Union soviétique, et les accords de Biélovieje, puis ceux de Budapest, c'est-à-dire le renoncement de l'Ukraine à l'armement atomique (dont elle avait été la fabrique essentielle du temps soviétique).

Depuis l'annexion de la Crimée, la création des deux républiques séparatistes de Donetsk et de Louhansk, et maintenant l'invasion du 24 février 2022, la carte de l'Ukraine est à nouveau en question. La règle politique et morale qui semblait

3 On trouve même en Pologne un parc naturel de Polésie.

en vigueur en Europe depuis 1945 - on ne change plus les frontières par la force, on ne recommence pas une troisième guerre civile européenne, on règle les problèmes par des autonomies internes - a vécu. Nous entrons dans une ère totalement nouvelle, où une des rares choses sûres, heureusement, semble être que l'Union européenne, reprend vigueur, repart de l'avant.

Mais l'Ukraine, est le champ de bataille de cette guerre naissante, dont elle est aussi la principale victime, et l'héroïne. Ne revenons pas sur les innombrables commentaires de ceux qui n'auraient, hier, jamais pu indiquer les frontières de l'Ukraine. Comme j'avais vu à la télévision, le bâton du président Clinton hésiter longuement pour indiquer la ville qu'il venait de donner l'ordre de bombarder. Il s'agissait de Belgrade, la capitale de la Serbie, mais son bâton mit du temps à trouver la cible. C'était dans un salon de la Maison blanche, ce n'était pas sur le terrain... De la même façon, les bâtons ont hésité entre Melitopol et Marioupol, puis Mykolaiv et Kherson, et c'était normal: d'innombrables toponymes entraient dans l'histoire, et même dans la gloire.

Le mot Ukraine entra définitivement dans le vocabulaire politique avec la création, à Kharkiv, en 1902, du Parti révolutionnaire ukrainien, dont l'objectif était «une Ukraine une, libre, indépendante». Son fondateur était un avocat, Mikhnovski. Auparavant, on employait le mot «petite Russie». Mais un des premiers chantres de l'Ukraine, le poète Kapnist, d'une grande famille noble de la région de Poltava (descendant d'une famille grecque réfugiée), ne désigne pas son pays par ce mot. Il écrivit en 1794 une «Ode sur l'esclavage» qu'il n'osa pas publier avant 1806. L'ode fut écrite en réaction à un édit de Catherine datant de 1783, qui étendait le servage aux paysans des provinces de Petite Russie centrale. Le servage était absent de ce qu'on appelle Ukraine aujourd'hui, et c'est une des différences fondamentales entre Russie et Ukraine: la trace du servage y fut beaucoup plus courte dans le temps. Kapnist, dans son ode, rédigée dans le style sentimental de l'époque, se rend sous un chêne, contemple la désolation de sa patrie, et s'écrie: «Je

chanterai l'asservissement / De ma patrie bienaimée, / Où que je tourne mes yeux, / Par les larmes baigné, / Je la vois, telle une veuve abattue.»

Le romantisme enfanta une sorte de mode ukrainienne: les poètes russes comme Ryleev (poète qui entra dans la conjuration des Décembristes et fut exécuté dans la forteresse Pierre-et-Paul en 1826), ou ukrainiens comme Chevtchenko y furent pour beaucoup. On peut même parler d'une mode ukrainienne, qui eut son héros : le poète Gneditch, lequel consacra vingt ans à traduire l'*Odyssée*. L'Ukraine semblait alors avoir hérité de l'Antiquité la douceur des mœurs, la simplicité des croyances. Néanmoins il y avait aussi un élément de sédition dans la légende ukrainienne: les *Haydamaks*, ces insurgés cosaques du XVII^e siècle (contre leurs maîtres polonais) qui avaient inspiré Ryleev, et furent les héros d'un poème de Chevtchenko. Le poète Nikolaï Konstantinovitch Tolstoï, dont la mère était une descendante du dernier hetman ukrainien, et qui écrivait en russe, quoique proche de la famille d'Alexandre II, célébra constamment la Petite Russie, et, en évoquant «la nuit sur l'Ukraine endormie», semblait appeler au réveil de cette patrie autrefois si glorieuse.

La création de la Confrérie de Cyrille et Méthode, en décembre 1845, changea tout. Les confrères, et conjurés, jurèrent d'œuvrer pour une république des peuples slaves qui abolirait le servage, et établirait une Fédération de peuples slaves rigoureusement égaux, dont l'Ukraine, évidemment. Mais en mars 1847, les conjurés furent dénoncés, arrêtés et déportés, dont celui qui était déjà le poète national de l'Ukraine, Taras Chevtchenko. Emprisonné, enrôlé comme simple soldat, interdit d'avoir papier ou crayon, Chevtchenko incarna alors l'asservissement de l'Ukraine, et, dès que cela fut possible, après la mort de Nicolas Ier, Nikolaï Konstantinovitch Tolstoï fit de multiples démarches pour obtenir sa libération. Le fondateur de la Confrérie, Nikolaï Kostomarov, lui aussi arrêté, exilé à Saratov, mais gracié en 1855, devint un académicien russe, écrivant dans les deux langues.

C'est à Kostomarov qu'on doit le texte anonyme *Livre de la genèse du Peuple ukrainien*, sorte de catéchisme, inspiré par la Bible,⁴ qui énumère une centaine d'articles de foi - en l'Ukraine, en la libération des peuples slaves, en l'affranchissement des serfs. Le texte, saisi chez Kostomarov, ne fut publié qu'en 1918, en ukrainien, et en russe, mais il était entré dans la légende, et il représente un moment-clé de la renaissance du peuple ukrainien. Kostomarov écrivit un remarquable essai *Deux nationalités russes*, qui fut publié à Saint-Pétersbourg en 1861. La première de ces deux «nationalités» est la «Rouss» méridionale, ukrainienne, qui tend vers la république, souvent péchant par l'anarchie, celle de Novgorod, noyée dans le sang par Ivan le Terrible, et celle des Cosaques de la Sitch.⁵ La seconde «Rouss» est la Moscovie, qui préfère la soumission et la protection d'un suzerain puissant, cherche secours dans la solidarité du *mir*, la commune rurale, et pêche parfois par xénophobie. Un siècle plus tard l'historien Likhatchev, qui fut l'inspirateur des réformes culturelles de Gorbatchev, répondit à Kostomarov que le dialogue de la Russie du nord et de la Russie du sud (l'Ukraine) était «comme deux astres tournant l'un autour de l'autre.»

Likhatchev, hélas, était moins clairvoyant que Kostomarov, lequel rappelle que c'est Catherine II qui a interdit l'emploi du mot «Moscovite», et ordonné de n'employer plus que le mot «Russe», qui semblait alors réservé aux Russes méridionaux, que d'ailleurs Kostomarov appelle dans ses ouvrages «Yougorusses». Dans la nature des «Yougorusses», «rien d'assimilateur, de dominateur, de niveleur», écrit Kostomarov, alors que dans celle des Russes de l'est et du nord «la liberté personnelle se rétrécissait, et finalement, était anéantie», et grandissait le principe de communauté, ou conciliarité: c'est-à-dire unanimité. Dans le domaine religieux, Kostomarov indique aussi la tolérance du côté des «yougorusses», et de l'autre, l'unification religieuse, avec, par voie de conséquence, la violence des rebel-

4 Traduction en français par Georges Luciani, Institut d'Études slaves, Paris, 1956.

5 Mérimée en fit une histoire, imprécise, mais très romantique, parue en 1854. Plus tard, il eut connaissance des écrits de Kostomarov, qu'il cite au début d'un second ouvrage, intitulé *Les Cosaques d'autrefois*, paru en 1863.

lions schismatiques. Ces étonnantes conclusions de Kostomarov, énoncées en 1861, sous Alexandre II, à la veille des grandes réformes, ont été suivies par de nombreux diptyques qui ont tenté de définir le rapport entre Grande Russie et Petite Russie.

Le philosophe Miroslav Popovitch rappelait toujours que la Grande Grèce était la fille de la Petite Grèce: Syracuse (et ses tyrans) était fille d'Athènes... Et Popovitch écrivit lui aussi son diptyque,⁶ où l'on voit une Ukraine qui parle et écrit le latin, de plain-pied avec l'Europe (et la Sorbonne d'alors), alors que la Moscovie apprendra le latin seulement après que l'Académie gréco-latine de Kiev aura essaimé à Moscou. On y voit également le goût du petit-Russien pour le théâtre, le jeu, le masque. Ce Petit-Russien, que le Grand-Russien désigne par moquerie par comme le «khokhol», ou «toupet», la mèche de cheveux que le cosaque laissait pousser et retomber sur son front, aime à entrer dans une sorte d'inversion carnavalesque des rôles.

On retrouve d'ailleurs aujourd'hui, dans les innombrables moqueries à l'égard du président ukrainien Volodymyr Zelensky le souvenir ravivé de ce penchant pour le carnavalesque. Son étonnante carrière l'a mené du rôle de comédien à celui de président. Il était un juriste, mais, devenu humoriste et comédien, il incarna dans la série télévisée «Serviteur du peuple» un professeur d'histoire filmé par un de ses élèves pendant qu'il vilipende les autorités de son pays. La séquence passa sur *YouTube*, remporta un grand succès, et le faux-professeur s'inscrivit pour l'élection présidentielle, avec le programme anti-corruption de son héros dans la série télévisée. Il fut largement élu. Du film dans le film, on est passé au film réalisé dans la réalité vraie et la vie du pays. Un renversement carnavalesque qui, lors des élections de 2019 enchantait les uns, irritait les autres; mais, depuis la guerre, Zelensky fait presque l'unanimité. Quant à l'image du Petit-Russien dans l'imaginaire du Grand-Russien, elle comprend celle du traître, c'est-à-dire l'hetman Mazepa. Le romantisme européen s'était emparé de cette image, Pouchkine avait renchéri sur Voltaire

⁶ Miroslav Popovitch « L'image du petit-Russien », in Georges Nivat (sous la dir.), *Les sites de la mémoire russe, tome 2, Histoire et mythes de la mémoire russe*, pp. 648 à 666. Paris, 2019.

et Byron. Mais Mazepa est aujourd'hui revu par toute l'historiographie ukrainienne, de traître il est devenu héros. Comme Stepan Bandera, fondateur du mouvement nationaliste ukrainien, organisateurs d'attentats dans ce qui était alors la Pologne, libéré de la prison polonaise par les Allemands en 1939, organisateur d'un maquis contre les Soviétiques, collaborateur des nazis, mais envoyé au camp de Sachsenhausen pour avoir voulu fonder une Ukraine indépendante alliée du Reich. Ces deux images à double tranchant du saltimbanque et du traître sont aujourd'hui exploitées à leur façon par les réseaux sociaux russes, et Bandera, mort en 1955 à Munich, figure héroïque en Ukraine, est évidemment considéré comme un nazi à Moscou.

De la première République ukrainienne et du chaos qui s'installa en Ukraine, avec la succession des Allemands et de Skoropadski, des bolcheviks et de l'anarchiste Makhno, avec les réquisitions-pillages nous ne dirons rien, il suffit de relire *La Garde Blanche* de Mikhaïl Boulgakov, né et grandi à Kiev, sans être ukrainien, ni connaître cette langue (comme bien d'autres écrivains russes de Kiev, Victor Nekrassov, par exemple, l'auteur de *Dans les tranchées de Stalingrad*). Les bolcheviks furent les derniers vainqueurs dans ce tourbillon de guerre civile.

La politique soviétique vis-vis de la langue ukrainienne varia. Dans les années 1920, elle était favorable à l'ukrainisation, et il parut alors une génération d'écrivains et poètes ukrainiens, comme Pavlo Tychyna, Vasyl Barka,⁷ Maksim Rylski et bien d'autres. Mais Staline y mit fin, et l'ukrainisation menée officiellement pendant les années 1920 devint même un chef d'accusation dans les procès staliniens. Les années 1930 sont pour l'Ukraine des années catastrophiques: la Grande Famine, que les Ukrainiens appellent *Holodomor*, vit, en 1932-33 l'organisation systématique d'une famine afin de pouvoir exporter le grain de l'Ukraine, «grenier de l'Europe», et financer l'industrialisation à outrance. Des villages entiers mouraient, et rien n'est plus émouvant que les articles et le livre du jeune journa-

⁷ L'auteur du *Prince jaune*, un des plus puissants récits sur le Goulag, paru aux USA, en 1968.

liste gallois Gareth Jones, qui se lança dans une enquête sur la famine, à ses risques et périls, fut arrêté, puis relâché à condition d'aller prêcher en Angleterre qu'il y avait pénurie, mais pas famine, rompit l'accord, dénonça le mensonge, mais fut contredit par le coryphée des journalistes occidentaux de Moscou, Duranty, qui obtint pour ses mensonges le prix Pulitzer en 1933. Jones alla ensuite enquêter en Mongolie sur les atrocités commises par les Japonais, mais il y fut capturé et tué, probablement par un agent du NKVD.⁸ Le Holodomor est le fond sur lequel se déroule le roman *le Prince jaune*, écrit par Vasyl Barka après son exil en Amérique, et préfacé en français par un inoubliable texte de Piotr Rawicz – ancien déporté d'Auschwitz. Barka était de Poltava, Rawicz de Lviv. Leur dialogue tragique est comme le nœud entre les deux Ukraine, celle de l'est, et celle de l'Ouest. Le Holodomor fut, dès l'indépendance de l'Ukraine, étudié, enseigné, objet de multiples expositions, dont la première, que je vis à Kiev en 1992, et où des chiens-loups tenus par des laisses dont la longueur était calculée au plus juste guettaient le visiteur – c'était assez effrayant.

Dès ce début d'indépendance, je rencontrai des Ukrainiens qui croyaient que la Russie allait leur infliger un bombardement atomique; je me rappelle la secrétaire du Recteur de l'Académie Mohyla fondant en larmes en évoquant ce danger, selon elle imminent. Je la consolai, et évidemment, n'y croyais pas. Comment imaginer que la Russie de Vladimir Poutine, plus ou moins héritière des années de libéralisation du président Eltsine, un jour, allait massivement attaquer l'Ukraine dans ce qui n'est encore qu'une guerre «classique», mais qui peut d'un jour à l'autre connaître des épisodes nucléaires à petite échelle. La glissade fut lente, progressive. Les uns peuvent y voir une préméditation de très longue date, les autres un complexe d'encerclement de la Russie par une OTAN, qui ne l'a jamais attaquée. Vieux complexe, entretenu par un pays qui ne cessait de s'étendre territorialement, et à qui Alexandre Soljénitsyne enjoignait d'abjurer son impérialisme, y voyant

⁸ J'ai, en partant du film de la réalisatrice polonaise Agnieszka Holland, *Mr Jones, The Truth, That can't be hidden for ever*, étudié tous les écrits de Jones, et en ai tiré un texte sur « La vérité sur la Grande Famine, Ukraine 1931)1934). Connexe

la cause principale du si mauvais développement intérieur du pays, et incriminant avant tout l'impératrice Catherine II pour ce funeste penchant à l'expansion continue.

C'est sans doute le patriarche Kirill qui exprime le mieux l'idéologie qui règne aujourd'hui autour du président Poutine et dans une large partie de l'opinion, complètement privée à présent de toute information autre que la propagande officielle. A ce sujet, quelques rappels: l'association *Mémorial*, celle de Moscou, et toutes ses filiales à travers l'immense pays a été liquidée judiciairement, la radio *Echo de Moscou*, qui datait des débuts de la perestroïka, est liquidée, la télévision privée *Dojd (TV Rain)* est liquidée. Enfin le journal *Novaïa Gazeta*, dont Mikhaïl Gorbatchev est un des actionnaires, sans être liquidé, est en veilleuse après deux rappels à l'ordre, car il avait enfreint l'interdiction ubuesque de recourir au mot «guerre». Son rédacteur-en-chef a reçu le prix Nobel de la paix, sans, bien sûr, que le grand public russe en soit informé.

Si l'on examine les homélies et discours du patriarche Kirill, on retrouvera tout le cheminement du régime vers la guerre contre l'Ukraine, qui n'est sans doute qu'une étape dans ce cheminement. Kirill, dans le monde Vladimir Goundiaev, est entré au séminaire de Leningrad et devint hiéromoine en 1969, à une époque où l'église était étroitement surveillée par le KGB, qui recrutait la plupart des moines appelés à faire carrière (les prêtres, mariés, sont exclus de la hiérarchie). Vladimir Volkoff eut comme premier succès d'écrivain un roman qui fit du bruit : *le Trêtre*, dont le titre amalgame les mots «prêtre» et «traître». Histoire et affres d'un prêtre recruté par les services secrets. De 1989 à 2009, Kirill était président du Département des relations extérieures de l'église, et séjournait souvent à Genève. L'histoire de la montre Breguet apparue sur son poignet, puis effacée sur l'image numérique du site officiel du patriarcat, est sans doute à relier à ce séjour. Au fur et à mesure, ses relations avec Poutine et Medvedev, qui remplaça Poutine pendant un mandat, se font de plus en plus étroites, la télévision montre chaque année les deux hommes de pouvoir au

service divin de Pâques, dans la cathédrale du Christ Sauveur, reconstruite par l'ancien maire de Moscou, Loujkov, lui-même tombé en disgrâce.

C'est par son apport au «Conseil international des compatriotes russes», et en particulier au deuxième Festival, en 2010, que se dessine le projet du «Monde russe», que l'on peut résumer ainsi: tout ce qui parle russe ou a parlé russe, relève de la Russie: les hommes, les territoires, les édifices religieux. Cela concerne aussi bien les cathédrales russes à l'étranger (Nice, Biarritz, Vevey, plusieurs Lieux Saints à Jérusalem) que les communautés, ilots russophones dans toutes dans les anciennes républiques soviétiques détachées de la mère patrie. Petit à petit, on vit dans les homélies grandir le thème des frontières sacrées de la patrie. Frontières historiques, évidemment, la Moscovie n'ayant cessé de s'étendre, sauf au moment de la paix de Brest-Litovsk avec l'Allemagne, en 1917 – accord que Vladimir Poutine a expressément condamné, et mis sur le compte du seul désir qu'avait Lénine d'asseoir son pouvoir, coûte que coûte. Le 6 mars, pour ce qu'on appelle dans l'orthodoxie le «Dimanche du pardon», Kirill déclara que la Russie au Donbass, non seulement défendait des Russes contre un génocide, mais encore défendait les principales valeurs chrétiennes, luttait contre le « club » démoniaque des gay-parades et autres négations de la civilisation. Citons: «Ce qui se passe aujourd'hui dans la sphère des relations internationales n'a pas qu'un sens politique, il s'agit de quelque chose de bien plus important que la politique. Il s'agit du salut de l'humanité, de savoir de quel côté de Dieu Sauveur, lorsqu'il viendra pour juger et rétribuer nous serons – serons-nous à droite ou à gauche?» Après quoi le patriarche demande avec emphase: «Qui aujourd'hui attaque l'Ukraine, où depuis huit ans a lieu l'oppression et l'anéantissement des gens du Donbass?» La réponse est évidemment l'Ukraine nazie. Sur quoi, le patriarche de toutes les Russies (en particulier des 12.000 paroisses d'Ukraine qui théoriquement dépendaient de lui, et dont il ne dit pas un mot) demande de ne pas pardonner sans faire passer la justice, car ce serait «capitulation et faiblesse». Autrement dire sans faire la guerre. Un mois plus tard, le 6 mai, jour

de la Saint-Georges-le-Guerrier, Kirill complète son argument: la Victoire de 1945 fut fêtée un jour de la Saint-Georges qui était aussi le jour de Pâques, et le maréchal victorieux, s'appelait Georges Joukov! Dans la cathédrale de l'Archange, au Kremlin, il ajouta devant les tombeaux des tsars et tsarines : «Nous ne voulons faire la guerre à personne. Jamais la Russie n'a attaqué personne. Il est étrange qu'un grand et puissant pays jamais n'ait attaqué qui que ce soit, la Russie n'a fait que défendre ses frontières.» Défendre les frontières sacrées, protéger de toute lutte intestine, et de l'invasion des autres races (en russe le mot est «tribu») – voilà en somme le programme, élaboré dans un lexique proche du XVII^{ème} siècle, comme si l'on était revenu à l'avènement des Romanov en 1612, et au salut miraculeux devant l'invasion polonaise.

Après 1992 et jusqu'à 2021, quand le patriarche de Constantinople accorda une charte patriarcale à l'église orthodoxe ukrainienne, le pouvoir séculier semblait avoir un territoire moindre que le pouvoir religieux, le Patriarche avait encore l'Ukraine, le président l'avait perdue (depuis les «désastreux accords» de Biélorussie, en 1992). Aujourd'hui c'est un peu l'inverse, le pouvoir agrandit son territoire, et le patriarche, qui a perdu l'Ukraine, l'implore de reconstituer les frontières historiques et sacrées de la Russie. De toute façon, cette «symphonie» entre Église et pouvoir séculier (ou empereur, comme à Byzance) est surtout symbolique. La Russie orthodoxe est peu pratiquante, et sûrement inquiète des événements, bien qu'aujourd'hui tout mouvement de critique, sans parler d'opposition, soit résolument réprimé. Mais le pouvoir russe n'a plus guère d'idéologie, à part celui de la célébration de la Victoire. L'Union soviétique avait le marxisme, même s'il avait faibli vers la fin du régime sous les coups de boutoir de Soljénitsyne et Sakharov.

Le président Poutine a, dès juin 2021, dans une sorte de longue leçon d'histoire devant tout son peuple, énoncé qu'Ukrainiens et Russes ne font qu'un seul peuple. Cette leçon contenait implicitement le projet de renverser le régime issu du Maïdan (honné par-dessus tout), et d'installer à nouveau un protectorat

sur l'Ukraine, cette sœur infidèle. On a pu interroger le cerveau de Poutine, et en particulier examiné les lectures d'ouvrages qu'il a recommandés, et même donné instruction à ses hauts fonctionnaires de lire. Par exemple le philosophe émigré Ivan Iline (1983-1954), dont l'œuvre est impressionnante, en particulier son livre antitolstoïen *De la résistance au mal par la force*. On peut trouver d'étonnantes réminiscences d'Ivan Iline dans l'idéologie officielle de la Russie de Vladimir Poutine. A commencer par ses réflexions sur le bon et le mauvais usage de la force, sur la république ou la monarchie. Iline voyait dans le bolchevisme une dégénérescence de la volonté humaine, qu'il retrouvait aussi en occident, condamnant les deux, et appelant à une dictature future, qu'il baptisait «dictature nationale». L'ennemi est, pour Iline, une part indispensable de chaque être, individuel ou collectif. «Si j'entends quelqu'un dire qu'il voudrait «se débarrasser de son adversaire», je ne suis pas sûr qu'il en soit vraiment ainsi. «Surtout pas!», murmuré-je à part moi.»⁹ Pour être vraiment elle-même la Russie a besoin d'ennemis. Le monarchisme lui semblait une forme d'État supérieure, parce qu'il comporte «un enracinement intime dans la spiritualité personnelle » - l'attachement au monarque étant un attachement intime, alors que l'attachement à la république est abstrait, quasiment impossible. Naturellement on pourra trouver dans la situation d'aujourd'hui des confirmations de la pensée d'Iline. Jamais la Russie n'avait réussi à avoir autant d'ennemis. Et «l'art de la querelle» dont Iline fait l'éloge n'a plus rien de la dialectique intellectuelle. La devise d'Iline, «En avant», est devenue celle de la Russie depuis plusieurs années. Mais d'autres pans de sa pensée sont totalement absents: ses réflexions sur *l'amabilité* comme ciment social, ou encore sur la *conscience* comme fondement de l'intimité. Réflexions absentes chez le patriarche dans l'actuelle perverse «symphonie» entre l'Église et l'État.

Un autre inspirateur évoqué par certains de la pensée de Poutine, mais pas cité officiellement, est Alexandre Douguine. Cet idéologue est à la tête d'un groupe de penseurs qui élaborent depuis des années le concept d'une «Russie

⁹ Ivan Ilin, *Vozsvratchchnié, (le Retour)*, Minsk, 2008, p.274.

forteresse», dénonçant ce qu'il juge être l'encerclement du pays par les États-Unis et le «transcapitalisme», tout en se réjouissant de la décadence de l'Amérique. Dans le sillage du géographe Lev Gumilev, inventeur des notions d'« ethnosphère» et de «néo-eurasisme», il considère que la Russie, loin d'être une fenêtre sur l'Europe, comme a dit Pouchkine, est un «grand espace tellurique» où différents peuples peuvent trouver place dans la paix des guerriers, c'est-à-dire la victoire. Ce concept de «continentalité» est opposé à la fluidité des océans (et des empires anglo-saxons), remonte à la religion des Hindous. «La guerre est notre mère». Dans *Ukraine : ma guerre*, journal tenu pendant les événements de 2014, Douguine annonce ceux d'aujourd'hui. Si, pour finir, Poutine arrête sa guerre sur l'annexion d'un croissant oriental de l'Ukraine allant de Louhansk à Mykolaïv, en rattachant solidement la Crimée au continent, Douguine et ses amis proclameront sans doute qu'on s'est arrêté trop tôt, qu'il fallait récupérer toute la «NovoRossia», jusqu'à Odessa (fondée sous Catherine II) ...

Le problème, pour le pouvoir, comme pour l'opinion russe qui plus ou moins croit à la nécessité d'une sorte de seconde guerre contre le nazisme, puisque tel est l'argumentaire de cette invasion, c'est qu'en face d'elle se dresse une nation ancienne, provincialisée par la Russie pendant trois siècles, née dans l'incertitude, enthousiasmée, mais pas entièrement, par les événements du Maïdan et qui, à présent, est entièrement soudée. Et c'est sans doute le principal résultat de cette guerre : une nation ukrainienne quasi unanime, sans aucune différence entre russophone et ukrainophone, ou ceux qui sont bilingues. Bien sûr il y a, surtout au Donbass, des gens fatigués, devenus relativement indifférents à l'issue d'une guerre qui dure dans ces deux provinces depuis 2014.¹⁰ Mais les différends entre partisans de Porochenko et partisans de Zelenski, surgis avec les élections de 2019, ont disparu du jour au lendemain. Il s'agit de bien plus que d'une union nationale de salut public, il s'agit vraiment de la renaissance d'une na-

¹⁰ Voir Anne Nivat, « A Kostiantynivka, avec les damnés du Donbass », in *Le Point*, 20 avril 2022.

tion. Si la Russie se retrouve, une fois encore, avec question posée au XIX^{ème} siècle par Herzen, «A qui la faute?», l'Ukraine n'aura plus à se poser la question «Qui suis-je?». Désormais, et à tout jamais, elle sait ce qu'elle est, et le monde entier non seulement l'a découverte sur la carte, mais sait, lui aussi, ce qu'elle est : une nation soudée par la guerre qui lui est faite, née dans l'épreuve, en plein XXI^{ème} siècle, comme les nations naissaient, l'une après l'autre, au XIX^{ème} siècle. Une nation qui a, par le talent et le courage de président, dialogué avec les parlements de presque toutes les démocraties, et même fait son entrée à Westminster, mère des parlements, comme jamais aucune autre nation.

Ce dialogue d'une nation en lutte pour sa survie qui est aussi une renaissance, est unique dans l'histoire de l'Europe. Par ces dialogues avec les parlements européens, c'est avec les peuples qu'il a été donné à l'Ukraine de dialoguer et de se faire connaître. L'*arboretum* européen comporte maintenant un bosquet de plus. Bien sûr, l'Europe connaît très peu sa langue, sa culture, ses chansons, ses arts visuels et plastiques, elle a oublié *le Prince jaune*, mais elle connaît son *courage*, et le retour du courage dans la conscience européenne assoupie est également un événement majeur. La Russie, quant à elle, devra retrouver le sens de ce que fut sa culture, qui a traversé toutes les cultures européennes, au XIX^{ème} siècle. Avant tout, c'était une culture de la compassion, de l'interrogation sur le mal, et de la non-résistance au mal. Une culture dont on peut se demander si elle n'est pas en train de s'évanouir comme un mirage. Car cette immense *tentative de compassion* envers le genre humain à quoi on peut résumer l'apport de la littérature russe, apport d'un impératif éthique, d'une soif de justice, d'une résistance à toutes les cruautés, aux paralysies et engourdissements de l'âme, apport qui changea profondément une Europe qui semblait alors ne plus vivre que du «positivisme», et qui reçut «le roman russe», célébré par Melchior de Voguë, comme une renaissance spirituelle, cette *tentative*, renouvelée au XX^{ème} siècle par Soljénitsyne, Grossman, Gorbanevskaya et tant d'autres «dissidents» - comme elle paraît loin!

L'Ukraine a eu de grands poètes, Et nous voudrions apporter une conclusion en mentionnant le poète ukrainien Vasyl Stus. Vasyl Stus (1938-1985) est né en Ukraine, mort au camp de Perm-36, d'une grève de la faim qu'il mena jusqu'au bout. Il avait grandi à Stalino, autrefois Iouzovka, maintenant Donetsk. Il fit ses études en russe, bien sûr, mais sa mère lui chantait des chansons en ukrainien. Après l'Institut pédagogique de Stalino, Stus devint instituteur, puis fut appelé comme conscrit dans l'Armée rouge. Après quoi, il commença à traduire Goethe et Rilke en ukrainien, soutint une thèse de doctorat à l'Institut Chevtchenko de Kiev, se maria, eut un fils. Mais en 1965, Stus prit part aux protestations contre l'arrestation de Paradjanov, dont le film *Les Ombres des ancêtres oubliés* l'avait fortement impressionné. La carrière universitaire lui était désormais fermée. Il devint ouvrier, pompier, technicien, tout en composant ses premiers recueils poétiques. Son premier recueil *Arbres d'hiver*, refusé par la censure, parut en Belgique en 1970, à très petit tirage - mais grand était le crime aux yeux des autorités. Deux ans plus tard, Stus fut envoyé au bagne en Mordovie, puis à Magadan, et dans les terribles camps de la Kolyma. Il y écrivait des vers en cachette, mentalement. Rentré en 1979, redevenu ouvrier dans une fonderie, Stus était déjà reconnu par beaucoup comme le poète le plus doué de sa génération. Mais à peine rentré du camp, il prit la défense du Groupe ukrainien d'Hel-sinki. Cette fois-ci, il fut envoyé à Perm-36, dans l'Oural. Mais il y composa de nouveaux «palimpsestes», et traduisait encore mentalement des poètes européens qu'il connaissait par cœur. Il mourut d'une grève de la faim qu'il avait déclarée «indéfinie», le 28 août 1980. Beaucoup de ses poèmes sont poignants: écrits au goulag, glissés dans des lettres à sa femme, ils évoquent les invasions de jadis, comme dans ce poème «L'église de Saint-Irénée». Cette église fut fondée à Kiev par le roi Yaroslav le Sage en 1037, détruite lors de la prise de la ville par Batu-Khan en décembre 1240.

«L'église de Sainte-Irénée / Crie et hurle dans le noir.

Les frissons, peut-être, mon fils / Déjà ont pénétré ton âme.

Que d'angoisse accumulée ! / Comment puis-je les dissiper?

Ma femme abandonnée – aux violences ! / Ma mère – au malheur!

Kiev – aux oubliettes ! Kiev / Tient dans le carreau du cachot.
Est-ce Batu-Khan qui revient, / Et sa Horde déchaînée?»

Nous ne savons pas quel nouveau Stus écrit aujourd'hui dans le sous-sol de Marioupol. Comme on ne pouvait savoir que Boulgakov écrivait son *Maître et marguerite* dans le secret, ni que Grossman cachait son *Tout passe* dans un tiroir. La littérature vient souvent après le malheur, puis effectue un *travail de réparation*. Déjà, en langue ukrainienne, dans des poèmes comme ceux de Serhiy Jadan, poète de Kharkiv, ce travail est commencé. Peut-être, écrit pour le tiroir, est-il clandestinement commencé en Russie, aussi. Nul ne sait, car ici il ne s'agit pas de réajustement, mais de penser un désastre inouï et de type nouveau. Le mot «Ukraine» s'attèlera à ce travail de réparation. Mais il y faudra beaucoup de temps, beaucoup de peine, car «trouver la rime» à un tel désastre, comme dit le poète de Kharkiv, n'est pas facile.